

ÉDUCATION.



DES USAGES.

(LE DEUIL.)

Ne m'en veuillez pas, je vous prie, Mesdemoiselles, si j'avance lentement dans la nouvelle carrière où votre bienveillance daigne me suivre ; elle est plus difficile à parcourir que vous ne pensez, et c'est tellement vrai, que je n'ai point encore trouvé, malgré les ardues recherches de ma paresse, un seul ouvrage sur lequel il me fût possible de m'appuyer avec une entière confiance. La faute n'en est point, soyez-en sûres, aux élégants esprits qui se sont occupés des usages, mais bien à la nature de ce sujet délicat et mobile, qui varie suivant les lieux, les temps, les personnes ; qui tient à la mode, aux mœurs d'un siècle, aux habitudes d'une société qui, tous les jours, se meut et se transforme elle-même.

* Si, par exemple, pour les usages du deuil, vous consultiez les vieux Mémoires qui nous révèlent si curieusement les us et coutumes de notre pays, vous reconnaîtrez bien vite la transformation complète qui s'est opérée chez nous, et combien peu il reste des pompes funèbres et des règles de deuil que suivaient nos ancêtres. D'ailleurs, les auteurs anciens, comme les livres modernes, se sont, avant tout, occupés des usages des maisons princières, et de ce monde brillant et doré qui se précipite dans ce que le poète appelle énergiquement les *hôtelleries royales*. Pour la plupart d'entre vous, l'étiquette de cour est et sera probablement toujours inutile, vous vivrez dans un milieu plus paisible et plus heureux.

Puisque je viens de prononcer le mot d'étiquette, M^{me} de Genlis, sur ce sujet qu'elle a longuement traité en deux longs volumes, à l'article *Deuil* ne dit à peu près que ces mots : « Le deuil est l'image d'une douleur légitime et respectable : les longs deuils ont toujours été une preuve de la bonté des mœurs publiques ; on les a prodigieusement abrégés depuis cinquante ans... » En faisant l'application de la dernière partie de la phrase, M^{me} de Genlis aurait été amenée à conclure que les mœurs de notre époque valaient moins que celles de Louis XV ou de la Régence : elle se serait rendue coupable d'une véritable calomnie.

La diminution du temps des deuils tient à d'autres causes, Mesdemoi-

selles ; je les trouve dans l'agitation de notre société, dans le mouvement des familles dont les membres vivent moins, aujourd'hui qu'autrefois, réunis sous l'ombre du même clocher, et, il faut bien le reconnaître aussi, mais jusqu'à une certaine limite seulement, dans la moindre somme d'affection qui doit nécessairement exister entre des personnes qui se sont à peine connues.

D'un autre côté, toute la partie, pour ainsi dire, théâtrale des pompes funèbres a aussi disparu : pour mon compte, j'en suis bien aise, car mon cœur a toujours repoussé ces pleureuses à tant la larme, qui traînaient leurs douleurs à gage derrière le cercueil de ceux qui pouvaient les payer. Le prophète Jérémie a beau s'écrier : « Faites venir les pleureuses, envoyez chercher celles qui sont les plus habiles, qu'elles se hâtent de pleurer avec des cris lamentables et qu'il sorte des ruisseaux de larmes. » Ces cris lamentables me choquent et me révoltent. Combien j'estime plus, quoique la vanité y perce encore, et la vanité dans les choses de la mort me semble le comble de la puérilité humaine ; combien j'aime mieux, dis-je, le vieil usage qui consistait à habiller les pauvres de la paroisse où avait eu lieu le décès, afin que ceux-là que la main du défunt avait naguère soulagés pussent lui rendre les derniers devoirs en le bénissant encore ! Cet usage a disparu ; mais, quand la mort frappera ceux que vous aimez, souvenez-vous de cette pieuse pratique et remplacez-la par des aumônes. Alors même que la religion ne vous les prescrirait pas, votre cœur vous les commanderait. La douleur véritable est bienfaisante.

Dès que la mort est entrée dans une maison, la première chose dont on doive s'occuper, dût le cœur en être brisé, c'est les soins à donner pour l'inhumation. Confiez vos ordres à un ami dévoué, et, si la personne que vous pleurez a laissé, dans une fatale prévision, des commandements suprêmes, exécutez-les religieusement, alors même qu'ils vous blesseraient. La volonté des mourants est un ordre sacré. Ce devoir accompli, songez aux invitations pour la cérémonie funèbre.

Les lettres de deuil sont de deux espèces : par les unes, vous conviez vos amis à l'enterrement ; par les autres, vous faites connaître aux personnes avec lesquelles vous êtes moins liées le coup qui vient de vous frapper. Afin d'éviter deux rédactions, le plus souvent on se contente d'envoyer aux seconds la même lettre qu'aux premiers, on a soin seulement de l'expédier après le jour où a eu lieu l'enterrement. Pour moi, j'aime mieux deux rédactions, d'autant qu'il suffit de retrancher dans la seconde le jour et l'heure du convoi, et se contenter de mettre : « MM... ont la douleur de

vous faire part de la perte, etc..., *décédée le...* » Ce sont en général les ascendants qui font part du décès; c'est-à-dire pour un enfant, les père, mère, grand-père, grand'mère, les oncles, les tantes, les frères et sœurs, etc. Depuis quelques années, on y a joint les cousins et les parents plus éloignés. Quand on adopte cet usage, il ne faut aucune exclusion, aucun oubli ! Dans la rédaction, donnez à la personne défunte tous ses titres et qualités; mais soyez-en sobre pour les autres, afin que votre douleur aït le caractère de simplicité qu'elle doit avoir. Je connais une personne qui perdit, il y a quelques années, sa petite fille; elle fit annoncer sa mort, non-seulement par les parents ascendants, mais par les cousins au quatrième et cinquième degré, parce que parmi ceux-là se trouvait un ministre. Une personne maligne prétendit que ce billet d'enterrement était une pétition adressée à ce haut personnage, afin qu'il se souvînt qu'il restait à la famille éplorée des fils à placer... — Je suis loin de trouver de bon goût cette interprétation, mais je vous la fais connaître afin que vous ne laissiez jamais prise à un aussi méchant propos.

Si vous êtes invitée à la cérémonie funèbre, rendez-vous directement, et en habit de deuil, à l'église où doit avoir lieu le service, à moins que le convoi n'ait lieu pour une jeune fille, votre amie. Dans ce cas, si vous êtes priée de tenir les coins du drap, vous irez, vêtue de blanc et voilée, au domicile mortuaire, et vous accompagnerez le cortège à l'église, et de l'église au champ du repos.

Cet usage, Mesdemoiselles, de faire suivre une jeune fille par ses compagnes est aussi religieux que touchant; je n'ose cependant point trop le défendre contre ceux qui l'attaquent et le repoussent. Les émotions peuvent être trop fortes, et les conditions atmosphériques ont quelquefois causé des maladies et des morts affreuses... C'est en les regrettant, en les pleurant, que l'on honore les âmes amies qui nous ont quittées, et non en s'exposant à les suivre au tombeau, laissant après soi des douleurs et des larmes intarissables... A cet égard, du reste, chaque pays a ses usages sous lesquels il faut se courber.

C'est ainsi qu'à Paris les jeunes personnes, sauf ce que je viens de dire, et les femmes mariées ne suivent pas le convoi; elles assistent seulement à la cérémonie religieuse. Les domestiques des deux sexes, en habits de deuil, escortent le cercueil de la maîtresse qu'ils ont perdue.

Toute lettre de faire part, si l'on n'assiste point au service, exige la remise d'une carte en personne dans les premiers jours, et une visite après la huitaine, la première semaine étant laissée tout entière à la douleur et

aux consolations des parents et des amis intimes. Il est bienséant de prendre pour cette visite, je ne dirai pas des vêtements de deuil, mais du moins un costume sévère. Si la défunte était votre amie, et que, par hasard, vous eussiez, comme il arrive quelquefois, une robe semblable à une des siennes, évitez, je vous prie, de la mettre ce jour-là; ai-je besoin de vous en dire la raison?...

Je pleure en écrivant de si douloureuses paroles, je rouvre dans mon cœur des douleurs toujours vivantes... Je revois devant mes yeux de gracieuses et blondes têtes d'anges adorés qui eussent fait ma vie si heureuse... une d'elles surtout...

.....
Mais pourquoi m'entraîner vers des scènes passées?

Laissons le vent gémir et le flot murmurer.

Revenez, revenez, ô mes tristes pensées!

Je veux rêver et non pleurer!

Les pères et mères ne portaient pas autrefois le deuil de leurs enfants, l'usage aujourd'hui ne l'ordonne point encore; mais existe-t-il une douleur plus amère et plus profonde? Est-il un autre deuil plus légitime? Quelle mère désolée ne sent pas le besoin de se couvrir de vêtements funèbres?

Pour vous, Mesdemoiselles, il est un événement qui suspend tout grand deuil et fait cesser le petit deuil. En se mariant, la jeune fille quitte les vêtements noirs, elle n'entre jamais avec eux dans sa nouvelle famille. Il arrive souvent, néanmoins, que si elle porte le deuil de père ou de mère, le marié, s'associant à la douleur de sa compagne, prend et porte le crêpe dès le lendemain même de la cérémonie nuptiale. A cet égard, nous entrerons dans de plus grands détails quand nous arriverons au mariage. Cependant, disons, ici, qu'autrefois une fiancée portait le deuil de son fiancé. (Elle le prenait pour deux ans en Angleterre.) Doit-elle encore, aujourd'hui, se couvrir de noir? Si le mariage était proche, si les bans ont été publiés, je n'hésite pas à croire qu'elle le doit, du moins pour quelques semaines, et qu'elle sera honorée et respectée de tous pour avoir publiquement témoigné une douleur et des regrets légitimes. Si elle n'agit pas ainsi, ne pourrait-on pas lui dire : De quelle nature était donc l'union que vous alliez librement contracter, pour que la perte de votre fiancé vous laisse si indifférente? En ce point, du reste, suivez les avis et les conseils de votre mère : elle seule peut vous dire ce que commande votre situation.

Arrêtons-nous quelques instants. Si, à mon âge, on a la force de regarder en face les funèbres images, au vôtre, quand la vie n'est qu'un sourire

de Dieu, on les repousse, et vous ne pouvez pas savoir, vous ne devez pas savoir, Mesdemoiselles, combien est vraie cette pensée de Goldsmith : « L'homme a besoin de peu de chose et n'en a pas besoin longtemps ! »

M^{me} DE WATTEVILLE.

(*La fin au prochain numéro.*)



LOISIRS DE M^{me} DE MAINTENON.

(Suite.)

Dialogue sur le courage.

IRÈNE. Comme le ciel se couvre ! — Ces gros nuages noirs semblent s'appuyer sur les arbres. — La chaleur est étouffante.

EUSÈBE. Il va y avoir un orage.

IRÈNE. Grand astrologue, tu aurais dû le prédire ce matin, papa ne serait pas sorti, et il va être horriblement mouillé. — Mais quel bonheur ! le voici qui entre dans la cour.

M. RASIPHE. J'arrive à temps pour vous et pour moi. — Pour moi, parce que j'évite une grosse averse ; pour vous, parce qu'il va se trouver une occasion de vous donner une des leçons de courage dont nous sommes convenus.

IRÈNE. Ah ! un éclair.

EUSÈBE. Et le tonnerre qui roule. — On dirait qu'il est sur notre tête.

IRÈNE. Ah ! mon Dieu ! encore un éclair.

EUSÈBE. Tu sais bien que nous ne devons plus avoir peur.

IRÈNE. Mais ce qui m'effraye en ce moment est un danger réel, il est possible que le tonnerre tombe sur nous et nous foudroie. — Je crois que j'ai parfaitement le droit d'avoir peur.

M. RASIPHE. Certainement, mais cependant il faut renfermer cette peur dans ses limites. La foudre ne tue pas six personnes par an dans toute la France ; la plus petite fièvre, le rhume, font bien plus de victimes que le tonnerre, et nous y sommes sans cesse exposés ; cependant on se moquerait de quelqu'un qui pâlirait en s'écriant : mon Dieu ! j'ai peur d'avoir la fièvre.

Il y a en France trente-six millions d'habitants ; supposons que six personnes doivent mourir par la foudre dans une année. C'est beaucoup. — Ce n'est pas trop de supposer vingt-quatre orages par an. — Il y aura une

personne de tuée par quatre orages. — Donc, pendant l'orage qui se passe en ce moment, tu as une chance d'être tuée par le tonnerre, et cent quarante-quatre millions de chances de n'être pas tuée. — C'est un des plus petits dangers que l'on puisse courir dans la vie.

IRÈNE. Mais, papa, je ne puis me défendre d'un sentiment de terreur, en voyant les éclairs et en entendant rouler la foudre. — L'imagination n'y est pour rien, c'est une impression physique.

M. RASIPHE. Cela n'a rien d'étonnant; les animaux ressentent ce sentiment de terreur, certains végétaux eux-mêmes replient leurs feuilles. — L'électricité qui remplit l'atmosphère impressionne toute la nature. Cette influence est très-propre à nous faire penser à la puissance de Dieu, à la fragilité de ce monde que nous habitons, lequel peut s'anéantir, comme il a été créé, par un acte de sa volonté, à la fragilité bien plus grande de notre être.

Mais il ne faut pas permettre à l'imagination et aux idées fausses de venir rien ajouter à cette terreur naturelle que l'orage inspire à tous les êtres. Il faut d'abord bien préciser les dangers que l'on court, et qui, je viens de vous le démontrer, mes enfants, sont entre les moins grands que nous courions tous les jours. — Ainsi, je vous ai fait le calcul que vous aviez pendant cet orage une chance d'être foudroyés contre cent quarante-quatre millions de ne l'être pas; vous avez bien plus de chances d'être écrasés par une voiture en allant vous promener, que d'être frappés par le tonnerre. Maintenant ajoutons que si vous avez peur, ce n'est pas l'éclair, ni le bruit qui doivent vous effrayer. — Si un coup de tonnerre vous frappait, vous n'en verriez pas l'éclair, bien moins encore entendriez-vous le bruit. — L'éclair ne paraît à vos yeux qu'un peu après le choc électrique. — Mais le son met bien plus de temps à venir jusqu'à vous. A la distance où sont les nuages électrisés, c'est-à-dire entre 214 et 8,080 mètres, la lumière, quoique mettant un certain temps à venir jusqu'à nous, temps suffisant, comme je vous le disais, pour que la personne foudroyée ne l'ait pas vue, parcourt cependant ce petit espace avec une grande rapidité. — La vitesse de l'électricité est de 460,000 kilomètres par seconde, et celle de la lumière de 310,200 kilomètres par seconde, c'est-à-dire 77,550 lieues à peu près. — La vitesse du son, au contraire, n'est que de 340 mètres par seconde, c'est-à-dire moins de la dixième partie d'une lieue. — Vous avez vu dernièrement tirer les canons à l'Hôtel des Invalides, vous avez remarqué que vous n'entendiez le bruit qu'un certain temps après avoir aperçu la lueur. Cette observation vous permet de savoir, sinon avec une

régularité astronomique, du moins avec assez de vérité à quelle distance de vous est le nuage chargé d'électricité. — Car l'éclair est une étincelle électrique qui met en communication ou deux nuages, ou un nuage et la terre. D'après la vitesse de la lumière, et la distance comparativement petite où se trouvent les nuages orageux, vous pouvez supposer que vous voyez la lumière au moment de l'explosion, — ensuite, vous comptez en combien de temps le son est arrivé jusqu'à vous depuis le moment où il s'est mis en route. — Ainsi, vous savez que je fais ordinairement une lieue par heure en marchant, vous me demandez à mon arrivée combien j'ai mis de temps à venir ici, — je vous réponds, trois heures. — Combien ai-je fait de chemin?

EUSÈBE. Belle question! trois lieues.

IRÈNE. A moins que vous ne vous soyez arrêté en route.

M. RASIPHE. Comme je vous l'ai dit, il ne s'agit pas d'une vérité tout à fait mathématique, mais d'une grande approximation de la vérité; de même que je puis m'être arrêté en route, le son peut aussi être influencé dans sa marche par la direction du vent.

Et bien, guettez le premier éclair, et prenez ma montre qui marque les secondes, ou plutôt, comptez les battements de votre pouls, qui, en bonne santé, se répètent à peu près toutes les secondes.

Voici un éclair. — Comptez...

Ah! voici maintenant le son, — combien de battements avez-vous comptés entre l'éclair et le bruit?

IRÈNE. Treize.

EUSÈBE. Et moi quinze.

M. RASIPHE. Prenons la moyenne, c'est-à-dire quatorze. — Eh bien, le nuage électrique est à plus d'une lieue de nous, — en comptant la lieue pour 4 kilomètres (4,000 mètres ou 2,000 toises), et la marche du son pour 340 mètres par seconde.

IRÈNE. Encore un éclair.

EUSÈBE. Neuf.

IRÈNE. Huit.

M. RASIPHE. Eh bien!

EUSÈBE. La nuée est à peu près à trois quarts de lieue, — 3,000 mètres.

IRÈNE. L'orage se rapproche.

EUSÈBE. Un éclair!

IRÈNE. Vingt-deux! cette fois la nuée est loin.

EUSÈBE. Tiens, c'est assez amusant.

M. RASIPHE. Outre que cette expérience vous empêche de vous exagérer le danger, elle a l'avantage d'occuper et de distraire l'esprit. — Pendant ces trois derniers coups de tonnerre, Eusèbe n'a pas pensé à se contenir avec une fermeté dont je le loue, pour ne pas manifester de crainte, et Irène n'a même pas songé à se cacher la tête dans les mains. On raconte que le peintre Joseph Vernet, se trouvant sur mer pendant une tempête, se fit attacher au pied du grand mât du navire pour ne pas être emporté par les lames, et, oubliant le danger qu'il courait, ne pensait qu'à la magnificence du spectacle, et criait : « Ah ! la belle tempête, c'est un enfer d'eau ! »

Parlons donc de la foudre.

La foudre suit en général les corps conducteurs de l'électricité. — Je n'entrerai pas à ce sujet dans des détails que vous ne pouvez encore comprendre, — parce qu'alors il faudrait savoir ce que c'est que l'électricité, — et de plus savants que moi vous l'apprendront.

EUSÈBE. Alors, papa, il ne faut avoir aucune peur du tonnerre, et je ferai désormais comme mon cousin Achille, qui chante des chansons à boire pendant l'orage et va se promener.

M. RASIPHE. Il n'y a aucune raison de se dérober à l'influence sérieuse et méditatrice qu'exerce l'orage sur l'esprit. — Il serait bien difficile de prouver que le tonnerre n'est pas la voix de Dieu, comme le soleil est son regard. — C'est au moins un grand et imposant spectacle, et ce n'est que par fanfaronnade que l'on affecte des pensées joviales pendant que la foudre gronde. Je veux que tu sois brave, mais je ne veux pas que tu sois fanfaron. L'homme brave connaît le danger parce qu'il ose le considérer en face : il n'y est pas insensible, il subit la loi naturelle de l'appréhension, de la douleur et de la destruction ; mais il surmonte cette influence lorsque son honneur ou son devoir l'ordonne.

Le fanfaron, c'est la parodie du brave ; il ne croit pas au danger, parce qu'il n'ose le considérer, ou le brave parce qu'il le croit éloigné ; — comme si, parce que le fort Samson avait une longue chevelure, quelqu'un espérait répandre l'épouvante au moyen de faux cheveux, ce serait Samson en perruque.

EUSÈBE. Cependant, papa, Achille est brave. — L'autre soir, quand ce capitaine et lui sont partis ensemble de la campagne, par ce chemin qu'on dit dangereux, — le capitaine a demandé un bâton, et Achille l'a beaucoup plaisanté et n'en a pas voulu prendre.

M. RASIPHE. C'est au contraire une preuve de ce que je te disais. — L'homme brave est celui qui se dit à lui-même : — On dit la route dan-

gereuse, il est possible que je sois attaqué; si je suis attaqué, je me battrai. Le fanfaron, au contraire, aime à penser qu'il n'y a pas de danger, qu'on ne l'attaquera pas : — prendre une arme lui ferait peur, ce serait donner de la réalité à ses appréhensions. Mais s'il est attaqué en réalité, que fera-t-il? Il criera à la garde au milieu de la campagne, ou il se laissera dévaliser. N'as-tu pas entendu ce que le capitaine a répondu à Achille, qui lui disait : vous avez donc peur? — Oui, dit-il, j'ai peur qu'on ne me fasse du mal, j'ai peur qu'on ne me tue, j'ai peur qu'on ne me dévalise, et je veux donner à ceux qui le tenteraient la peur d'avoir les os rompus. — J'ai vu la guerre, mon jeune ami, ajouta-t-il, et cette grande assurance que vous affichez ne me prouve qu'une chose, c'est que si l'on nous attaque, il faudra que ce bâton nous défende tous les deux.

En effet, à voir Achille et le capitaine se mettre en route, on pouvait penser que l'un d'eux seulement était prêt à se battre. Que penserait-on d'un capitaine de vaisseau qui ne voudrait pas de canon à son bord, sous prétexte qu'il n'a pas peur, en traversant l'Océan en temps de guerre?

Il faut voir le danger du tonnerre de façon à ne pas se l'exagérer; mais il ne faut pas augmenter ses chances funestes. Vous avez, vous dis-je, une chance d'être tués par la foudre, contre cent quarante-quatre millions de chances de ne l'être pas; mais si à cette loterie vous trichez pour prendre un mauvais billet, les chances changent naturellement.

Pendant un orage il faut éviter de courir, ou de se réfugier sous un arbre; — c'est une mauvaise pratique que celle qui est encore usitée dans quelques campagnes de sonner les cloches pendant l'orage, soit à cause du mouvement imprimé à l'air, soit parce que les cloches électrisent et se chargent des courants électriques; — il est constaté que cette pratique a souvent fait tomber le tonnerre sur les cloches, ou a tué les sonneurs. En 1718, dans la basse Bretagne, dans l'espace de côtes qui s'étend de Landernau à Saint-Pol-de-Léon, le tonnerre tomba sur vingt-quatre églises où l'on sonnait les cloches.

IRÈNE. Voici l'orage passé, un vent frais sépare et chasse les nuages, le soleil reparait, les gouttes d'eau brillent sur les feuilles comme des pierres; — tout semble rafraîchi et ranimé dans la nature; les oiseaux chantent sur les arbres leurs chansons les plus gaies.

ALP. KARR.



HISTOIRE.



VISCONTI.

(Explication de l'énigme historique.)

Cette grande famille lombarde a une origine très-ancienne, sur laquelle nous ne possédons aucun détail bien authentique et bien certain. Le premier Visconti qui joue un rôle important et incontesté dans l'histoire est Othon Visconti, né à Ugogne, en 1208. Nommé archevêque de Milan par le pape Urbain IV, il eut à lutter contre la puissante famille de la Torre, qui pendant longtemps parvint à lui fermer les portes de Milan. Othon, pour reconquérir son archevêché, prit les armes. Après de longs combats et de fréquentes défaites, il surprit à Desio, en 1277, Napoleone de la Torre, qu'il fit prisonnier avec presque tous ses parents. Le peuple de Milan, instruit de la défaite de Napoleone, se souleva et envoya une députation à Othon pour lui offrir la seigneurie perpétuelle de Milan. Il l'accepta et prit possession d'un pouvoir qui, avec des fortunes diverses, demeura deux cents ans dans la famille des Visconti.

Jean Galéas, né en 1347, premier duc de Milan, épousa Isabelle des Vertus, fille de Jean II, dit le Bon, roi de France. Ce fut avec l'or des Visconti et des juifs qui rentrèrent en France que fut payée la majeure partie de la rançon du royal captif de la bataille de Poitiers. Isabelle mourut sans enfant, en 1372. Galéas épousa, en secondes noces, Catherine Visconti, qui eut pour fille la charmante Valentine de Milan, mariée au duc d'Orléans, que le duc de Bourgogne fit assassiner à Paris, 23 novembre 1407¹. De ces mariages datent les prétentions si malheureuses de la France sur la Lombardie.



ÉNIGME HISTORIQUE.

Quelle est la princesse qui prit pour devise :

Plus ne m'est rien,
Rien ne m'est plus?

¹ Voir la Chronologie de la famille d'Orléans, *Magasin des Demoiselles*, vol. I^{er}, p. 8.



POÉSIES.



ADIEUX AU VALLON.

J'ai passé dans tes champs, comme une tiède brise
Qui caresse en courant chaque herbe du vallon ;
Je me suis dans tes prés quelques instants assise,
Sans rien laisser de moi que l'écho de mon nom.

J'ai passé comme un flot s'isolant sur la rive
Pour chercher quelques fleurs à mirer dans ses eaux,
Puis qui reprend sa course et vers son terme arrive
En murmurant tout bas dans les jeunes roseaux.

Et, comme un faible oiseau que son père abandonne,
Je crois à tous les nids reconnaître le mien ;
Je crois trouver partout des fleurs pour ma couronne,
Et parmi tant de cœurs un cœur pour mon soutien.

Hélas ! et les méchants m'entourent de tristesse ;
Ils ont semé partout la douleur sur mes pas ;
Ils ont en pleurs amers changé mon allégresse,
En crainte mon repos, mes chants, mes doux ébats.

Un jour si fatiguée à courir par le monde,
Usant le peu de foi qui me reste au bonheur,
Je viens te demander le calme qui t'inonde,
En auras-tu, vallon, pour rafraîchir mon cœur ?

Pourrai-je encore en paix, attentive et charmée,
Sur mon luth tendre et doux trouver un chant pour toi ?
Pour respirer encor ta brise parfumée,
Un seul jour de repos brillera-t-il pour moi ?

Promets-moi quelques jours sans trouble, sans orages,
Promets à mon sommeil l'abri de tes rameaux
Promets à ma douleur la voix de tes bocages,
A mon sein consumé la fraîcheur de tes eaux.

Pour m'envoler bien loin j'étends déjà mon aile;
 Mais, en partant, j'emporte encore un doux espoir.
 Si j'entends dans ton sein une voix qui m'appelle,
 Mon vallon bien-aimé, je viendrai te revoir.

M^{lle} NOÉMI THUREL.



LITTÉRATURE ALLEMANDE.

(POÉSIE.)



LE DERNIER POÈTE.

« Quand donc serez-vous fatigués d'inventer, ô poètes? Quand donc cessera votre vieille, votre interminable chanson?

« Depuis longtemps la corne d'abondance n'est-elle pas vidée? toutes les fleurs, depuis longtemps, n'ont-elles pas été cueillies? La source n'est-elle donc point encore tarie?

« — Tant que le char du soleil roulera dans le ciel d'azur, et tant que l'homme élèvera vers lui son regard;

« Tant que le ciel aura ses tempêtes et ses éclairs, et que le cœur frémissa de terreur au bruit de la colère divine;

« Tant que la nuit aura dans l'éther ses milliers d'étoiles et qu'il existera un homme pour lire ce livre aux lettres d'or;

« Tant qu'aux pâles rayons de la lune un cœur gémissa, tant que les rameaux agités de la forêt étendront leurs frais feuillages sur le voyageur fatigué;

« Tant que les printemps se succéderont toujours verts, que les roses fleuriront, qu'un sourire entr'ouvrira une lèvre, et que la joie éclatera dans un regard;

« Tant que sous le deuil des lugubres cyprès dormiront les tombeaux, tant qu'il y aura un œil pour pleurer, un cœur pour gémir;

« La divine poésie régnera sur la terre, et ses prêtres lui voueront un culte plein de ferveur;

« Et au dernier jour du monde, le dernier homme qui sortira des toits croulants de cette terre sera le dernier des poètes. »

LE COMTE ANTOINE-ALEXANDRE D'AUERSPERG.

Le comte d'Auersperg, qui a écrit sous le pseudonyme *Anastasius Grün*, est né à Thurn, le 11 avril 1806.



VARIÉTÉS.



LE QUAI AUX FLEURS A PARIS.

Il n'est rien de plus gracieux, rien de plus pittoresque que le marché aux fleurs à Paris. C'est une fraîche corbeille qui se renouvelle chaque jour, et présente aux yeux charmés les couleurs les plus vives, les formes les plus admirables. Ici, point de ces classifications savantes que nous rencontrons dans tous nos jardins botaniques, point de cette régularité qui attriste les yeux de l'artiste ; quoique groupées avec goût, les plantes n'en conservent pas moins cet heureux *pêle-mêle* qui les fait si admirablement valoir, et que l'on retrouve partout où la nature est livrée à ses propres forces. Chaque saison en varie la richesse et les parfums ; chaque époque nous apporte sa mode et sa fleur, nouveauté toujours accueillie et qui a souvent coûté de longs voyages à travers le globe, de grandes recherches et des soins de tous les instants. Ces belles étrangères, dont quelquefois la rareté fait le principal mérite, bien que recherchées avec empressement, reines d'une année, seront à leur tour détrônées l'année suivante par d'autres plus nouvelles... Ainsi vivent les roses, l'espace d'un matin...

Malgré la vogue et son engouement, la rose a su conserver les faveurs de la mode. Mais que d'efforts la coquette a faits pour nous plaire ! toujours belle, elle a su varier ses formes et ses couleurs¹. Elle a changé jusqu'au nom vulgaire de son antique famille, et su le mettre à la hauteur des gloires de son siècle : la *Belle Hélène*, la *Cléopâtre*, la *Ninon* ont précédé nos grands-parents ; la *Duchesse d'Angoulême*, le *Duc de Richelieu* ont eu leur vogue et leur époque. Aujourd'hui le beau rosier *Malmaison* avec ses fleurs d'un blanc rosé et grosses comme des pivoines, le *Géant des batailles*, le *Roi de Rome*, le *Triomphe*, jouissent de la haute considération des amateurs, et leur noblesse, quoique de fraîche date, n'en est pas moins de celles que l'on estime et que l'on honore, puisqu'elle est fondée sur un mérite réel ; ces belles roses sont toutes remontantes et persistent pendant fort longtemps.

Les fleurs étrangères ne nous apparaissent pas aujourd'hui les plus

¹ Voir *Magasin des Demoiselles*, 2^e année, les *Roses*, par M. Boitard.

nombreuses comme nouveauté. Depuis que l'art de l'horticulteur a découvert le moyen artificiel de féconder les fleurs, les hybrides sont devenues une branche des plus importantes dans le commerce des fleurs.

Nous avons dit, dans une leçon de botanique donnée précédemment dans le *Magasin des Demoiselles*, que les petits filets qui s'échappent du milieu de la corolle d'une fleur, comme dans le lis, ou l'oreille d'ours, se couvrent, à l'époque de la fécondation, d'une poussière jaune que les papillons et les insectes colportent de fleur en fleur; ce mode de fructification était, jusqu'à nos jours, la seule cause qui pût donner lieu à des variétés nouvelles. C'est sur cette observation que s'est fondé l'art moderne de la fécondation factice.

A peine a-t-on reconnu, dans une plante nouvellement importée, qu'un de ses caractères la range dans une famille déjà connue, des milliers de pinceaux viennent enlever sa poussière fructifiante pour la transporter sur une autre fleur, sa parente. Les graines recueillies sur cette dernière nous apportent des fleurs de nouvelles espèces ou variétés; on désigne les plantes qui en naissent sous le nom d'hybrides; les roses, si multipliées et si variées de nos jours, ne s'obtiennent pas autrement.

Mais pour reconnaître la famille d'une plante, il faut qu'elle soit prise à l'état de nature, c'est-à-dire dans les champs, et toutes les belles fleurs des jardins sont pour la plupart stériles ou déformées. Oui, Mesdemoiselles, n'en déplaise à ce culte profond que vous professez pour elle, cette belle rose *Cent-feuilles* que vous admirez pour la finesse de ses tons et cette transparence de couleur, que Redouté lui-même n'imitait qu'imparfaitement, cette fleur si belle n'est, aux yeux de nos savants, qu'un monstre, incapable de se reproduire. Un engrais et des soins abondants ont transformé chaque étamine en pétale, et l'appareil entier de la fécondation a disparu pour leur faire place. En revanche, l'églantier ou la simple rose des bois est le type qui donne naissance à la plupart de nos roses nouvelles. Les roses sauvages de l'Inde et de Bourbon sont les souches de ces belles roses hybrides remontantes que nos yeux ne rencontrent jamais l'hiver sans admiration.

La promenade du marché aux fleurs est dans toutes les saisons un délassement agréable. Au printemps, voici le *calceolaire* du Chili, plante délicate et charmante, variée à l'infini et qui partage depuis peu d'années avec les géraniums, dont on compte plus de deux cents variétés, la faveur constante du public. Voici les *cactus* de l'Amérique tropicale, les *diosma*, le *pélargonium* et les *bruyères* du cap de Bonne-Espérance, doux emblème

de la solitude; voici le *rhododendron* de la Tauride et les délicieux *azaléas* de l'Amérique septentrionale. Au pied de ces charmants arbustes la *violette*, l'*anémone*, la *primevère* viennent former un frais tapis émaillé des couleurs les plus riches, que leur verdure tempère et rend agréable aux yeux.

Le printemps a fui, l'enfant gâté s'est montré bien capricieux, bien inconstant; les jardins, tour à tour battus par la tempête ou desséchés par un soleil brûlant, offrent peu de verdure et moins encore de fleurs: allez au quai, il vous offrira les productions les plus nombreuses et les plus variées. Les *myrtes*, les *grenadiers*, les *lauriers-roses*, les *jasmins*, les *volkamerias*, les *amaranthes*, les *dahlias*, le *rochea falcata*, toutes belles étrangères arrivant des pays chauds, viennent suppléer à la pauvreté des jardins dont les chaleurs de juillet ont flétri la délicate végétation européenne, amie de l'ombre et de l'humidité.

Quand l'épi a mûri dans la plaine et que les arbres commencent à se couvrir de fruits, la belle corbeille du marché aux fleurs est plus éblouissante encore. Les *jasmins* d'Espagne, les *myrtes*, les *rosiers* de mille variétés, les *magnolias* aux grandes fleurs blanches, la *ketmie*, brillent à côté des fleurs d'automne de nos jardins. Nulle saison n'en présente un aussi grand nombre; les *asters*, les *phlox*, les *dahlias*, les *balsamines* éblouissent les yeux par le luxe et la magnificence de leurs couleurs.

Et lorsque l'hiver est venu, quand la neige a couvert la terre de son linceul de mort, le marché aux fleurs présente encore une image gracieuse et poétique; sur la terre couverte de givre, les *camélias*, les *roses* du Bengale, les *résédas*, les *jacinthes*, le *tussilage* odorant, les *jasmins*, les *métrosideros* courbent la tête en fermant leur corolle... Pauvres fleurs! arrachées le jour même de l'asile protecteur où la main habile les faisait vivre à force de soins et d'artifice, leur attitude témoigne de leurs souffrances; heureuses encore si elles résistent à cette longue journée d'épreuves et de malheur!

Et si l'amateur se décide à devenir propriétaire d'une de ces plantes, qu'une vie toute factice a rendues excessivement délicates, qu'il s'attende à voir la plante se pencher, se flétrir et mourir au bout de quelques jours... Qu'il n'en cherche pas d'autre cause que la différence si grande de ses soins inexpérimentés avec ceux de l'habile jardinier qui savait deviner leurs besoins, leurs exigences, les garantir du froid, les soustraire au soleil mille fois pire encore, tout cela le thermomètre à la main, avec une mesure égale et savamment calculée.

Le pays où les fleurs furent cultivées les premières est la Hollande. Cette

nation commerçante eut facilement l'occasion de s'approprier, dans ses excursions, les plantes des régions lointaines, et bientôt la passion des fleurs se répandit dans tous les Pays-Bas. Elle eut une heureuse influence sur les arts et sur l'industrie; on lui attribue, sous le rapport du dessin, la grande perfection des dentelles des Pays-Bas et de la Flandre. Le goût des fleurs développe en nous le sentiment du beau : le graveur, le dessinateur, le fleuriste, l'orfèvre, au lieu d'inventer ces fleurs monstrueuses que l'on nomme fleurs de fantaisie et qui offusquent toujours l'œil de l'observateur ou de l'artiste, trouveront des modèles qui pourront élever leur profession à la hauteur de l'art. On sait qu'aujourd'hui une des plus gracieuses modes de bijoux est la parfaite imitation en or des fleurs simples des champs, marguerite, pensée, bluet, etc. Pour notre part nous avons vu, il y a peu de temps, dans une soirée présidée par les arts et l'extrême bon goût, douze bluets en or parfaitement imités, émaillés bleu, et dont les étamines délicates étaient vacillantes et ornées à leur tête de petits diamants imperceptibles, ce qui figurait admirablement le blanc si doux de l'étamine en fleur au milieu du bluet. La queue de la fleur, léger fil d'or tourné en spirale, était posée ou, pour mieux dire, vissée sur deux magnifiques bandeaux de cheveux noirs, où le délicat bluet semblait seulement appuyé ou pour mieux dire semé. Ces délicieux produits d'une industrie charmante coûtaient 1,200 francs; on met souvent une somme plus élevée à des fantaisies moins gracieuses. Pour notre part nous pouvons affirmer n'avoir jamais rien vu de plus simple et de plus riche à la fois.

On sait que les fleurs ont joué un grand rôle à toutes les époques, et leur doux emblème a tour à tour servi les passions, la politique et le malheur. Le chardon en France et en Écosse, la rose rouge et la rose blanche en Angleterre. En France, le lis, la violette...

Une reine malheureuse, Marie-Antoinette, prisonnière à la Conciergerie, reçut un billet consolateur dans un bouquet d'œillets.

Enfin, les fleurs ont toujours eu leurs fêtes et leurs solennités; le myrte a couronné la bravoure dans les temps les plus anciens, la fleur d'oranger pare le sein virginal comme emblème de l'innocence, la rose est encore aujourd'hui la récompense de la vertu.

Aimons donc les fleurs; elles sont de notre époque où le goût tend à s'élever, où tous les yeux sont des yeux d'artistes! Aimons-les parce qu'elles sont belles et qu'elles sont le luxe de l'intelligence créatrice, et écrivons-nous avec M^{me} Kiney : « Les fleurs sont ici-bas les sourires de Dieu ! »

M^{me} LOUISE LENEVEUX.



RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER.



PROVERBE.

(Suite et fin.)

SCÈNE X.

VICTORINE, LOUISE, GABRIELLE.

VICTORINE. — A-t-on jamais vu une pareille sottise !...

LOUISE. — Sottise est bientôt dit !

GABRIELLE. — Elle est jolie...

VICTORINE. — Vous trouvez?... *(Elle va vers la porte du fond qu'elle entr'ouvre.)* La voilà qui s'en va les bras balants... Ah ! voici M^{lle} votre cousine qui lui parle... Dieu me pardonne, elle lui essuie les yeux... *(Elle pousse la porte en haussant les épaules.)*

GABRIELLE. — C'est dommage que Geneviève ait si mal pris notre plaisanterie. Quelle bonne partie nous allions faire !

VICTORINE. — Ce qui est différé n'est pas perdu. *(On entend sonner.)*

LOUISE. — Regardez donc qui sonne à la grille, Victorine.

VICTORINE. — Oui, mademoiselle. *(Elle va vers la porte du fond.)* Ah ! voilà Julien qui va ouvrir. Il parle mentes ; il ouvre lentement et sans avoir mis sa veste... ce n'est pas grand'chose !... Ah ! ah ! ah ! mademoiselle !... ah ! ah ! ah !

LOUISE. — Que signifie ce rire ?

VICTORINE. — Pardon, mesdemoiselles. Ah ! ah ! ah ! voyez donc, voyez donc ! *(Gabrielle et Louise qui sont venues regarder se mettent à rire avec Victorine.)*

VICTORINE. — Quel chapeau ! Ah ! ah ! ah !...

LOUISE. — Quelle robe !

GABRIELLE. — Quelle tournure !... Ah ! ah ! ah !

VICTORINE. — Aussi Julien ne veut-il pas laisser passer... Il recule... il en a peur... Il y a de quoi, le pauvre garçon !...

LOUISE. — Mais quelle est cette étrange visiteuse ?

GABRIELLE. — C'est qu'elle n'est pas jeune encore.

VICTORINE. — J'y suis ! j'y suis ! C'est une dame qui fait la contrebande des étoffes anglaises !... Madame, avant de partir, m'a prévenue... C'est cela ; c'est elle, mesdemoiselles, qui va égayer notre journée... Le sort nous la livre... Julien résiste. Je vais la délivrer, cette respectable dame, si vous me le permettez, mesdemoiselles.

GABRIELLE. — Reviens vite avec elle. Tant pis, elle payera pour Geneviève.

LOUISE. — Nous ne rirons jamais plus jeunes.

VICTORINE sort, laissant la porte ouverte ; elle crie : Julien, Julien ! laissez passer, laissez passer !

SCÈNE XI.

GABRIELLE, LOUISE.

GABRIELLE. — Prenons une revanche !

LOUISE. — Nous avons eu tort de plaisanter avec une fille qui nous sert.

GABRIELLE. — Qui nous sert ? Merci ! C'est-à-dire qui sert les dindons.

LOUISE. — Si maman...

* Elles étaient prohibées à cette époque et très-recherchées.

GABRIELLE. — Tu as déjà peur?

LOUISE. — Moi, peur! de quoi?

GABRIELLE. — Est-ce qu'elle ne nous a pas dit : amusez-vous?

LOUISE. — La contrebandière trouvera notre gaieté aussi bonne que notre argent.

GABRIELLE. — En tout cas, bien certainement, l'un fera passer l'autre.

SCÈNE XII.

LES MÊMES, VICTORINE, M^{me} DE BOISSY.

M^{me} de Boissy est très-étrangement habillée : modes anciennes, de gros bijoux, de gros diamants, de larges broches ; mais elle se présente sans embarras. Elle tient à la main un gros sac de nuit.

VICTORINE. — Entrez, madame, entrez.

M^{me} DE BOISSY, à part. — Que veut dire cette impertinente? (*Haut.*) M^{me} de Gardens?...

GABRIELLE, étouffant une envie de rire. — Elle est à Paris, madame.

LOUISE. — Elle sera bien fâchée...

VICTORINE, frappant sur le sac de nuit. — Nous savons ce qu'il y a là-dedans.

M^{me} DE BOISSY, avec un malicieux étonnement. — Ah! vous savez...

GABRIELLE. — Nous le savons... Mais le mariage est rompu.

M^{me} DE BOISSY. — Rompu... Que me dites-vous là?

GABRIELLE. — Rompu, rompu... par un coup de tonnerre!

M^{me} DE BOISSY. — Par un coup de tonnerre?...

VICTORINE gravement, et montrant le ciel. — Par un coup de tonnerre!

LOUISE. — Par un coup de tonnerre!

M^{me} DE BOISSY. — Quel coup de foudre... (*A part.*) On me prend pour quelque marchande à la toilette et l'on veut se moquer de moi. (*Haut.*) Quel malheur! quel malheur!... Ah! je vais me trouver mal!... Je me trouve mal. (*Elle se laisse aller dans les bras de Victorine.*)

VICTORINE. — Hé! hé! madame! madame!...

GABRIELLE. — Quelle sensibilité!

LOUISE. — Voilà un siège, reposez-vous.

VICTORINE. — Voilà de la bonté d'âme! Êtes-vous mieux, madame?

M^{me} DE BOISSY, à part. — Me voilà assise, c'est l'essentiel. (*Haut.*) Mademoiselle, expliquez-moi donc ce fatal événement.

VICTORINE. — Hélas!

M^{me} DE BOISSY, d'un ton très-dolent. — Hélas! hélas! hélas!

VICTORINE, à part. — Va-t-elle encore se trouver mal?

LOUISE, à part. — C'est une vraie sensitive.

M^{me} DE BOISSY. — Expliquez-moi... je suis touchée jusqu'au fond de l'âme.

LOUISE à Gabrielle. — Elle regrette la vente de ses mousselines et de ses dentelles.

GABRIELLE. — Voilà... Vous savez que ma sœur Louise devait se marier, et vous, fournir une partie du trousseau; elle devait épouser le comte Emile de Boissy, seigneur de Noirsouci...

M^{me} DE BOISSY, à part. — Petite impertinente!

VICTORINE. — Et d'autres lieux.

M^{me} DE BOISSY, à part. — Si je fais ma paix, c'est toi qui en payeras les frais.

LOUISE à Gabrielle. — C'est qu'elle a l'air de croire...

M^{me} DE BOISSY. — De grâce, continuez.

GABRIELLE. — Il avait été assez heureux, avant la Révolution, pour vendre ses seigneuries, ses châteaux, ses prés, ses terres...

M^{me} DE BOISSY. — Et ses bois.

VICTORINE. — Vous le saviez?

GABRIELLE. — Et pour en tirer trois millions, qu'il voulait mettre aux pieds de ma sœur...

M^{me} DE BOISSY. — Mademoiselle les mérite.

LOUISE. — Vous êtes trop indulgente.

GABRIELLE. — Hier... Fatale journée!

LOUISE. — Jour funeste!

VICTORINE. — Jour de guignon!

GABRIELLE. — Le comte fait atteler son

diable¹; il met dans sa poche les trois millions...

M^{me} DE BOISSY. Quelle imprudence!... dans sa poche!...

GABRIELLE. — Et le voilà parti pour accourir près de sa fiancée, et lui faire don de toute sa fortune.

VICTORINE. — J'en pleure. C'était délicat! délicat!...

GABRIELLE. — Tout à coup le ciel se couvre de nuages... Le comte presse la course de son rapide Zamore, c'est le nom de son cheval. Mais l'orage grondait sourdement dans le lointain. Bientôt il s'élance, monte dans le ciel, et couvre la terre d'un ton livide et blafard...

M^{me} DE BOISSY. — Quelle description!

VICTORINE. — Les peupliers de l'avenue plaiaient comme des roseaux.

M^{me} DE BOISSY. — Mais je n'ai pas vu d'avenue.

VICTORINE. — L'avenue... l'avenue... elle est derrière la maison.

M^{me} DE BOISSY, *à part*. — L'avenue est une sortie.

GABRIELLE. — Et le comte intrépide s'avancait toujours au milieu des éclairs et du bruit de la foudre...

LOUISE. — Inutile courage...

GABRIELLE. — Tout à coup la nue se déchire avec un épouvantable fracas... la foudre tombe sur le diable...

M^{me} DE BOISSY, *surprise*. — Quel diable?... Ah! oui, la voiture.

GABRIELLE. — Elle tombe dans la poche du comte... elle brûle toute sa fortune...

VICTORINE. — Ah! mon Dieu! mon Dieu!... c'est à fendre l'âme.

GABRIELLE. — Et voilà pourquoi...

M^{me} DE BOISSY. — Ma fille est muette... c'est-à-dire le mariage est rompu... (*À part*.) A mon tour maintenant.

GABRIELLE. — Le mariage est rompu...

M^{me} DE BOISSY, *se levant*. — Eh bien! nous voilà tous dans une belle position!... Nous sommes perdues!... Ah! mesdemoiselles!... mesdemoiselles!...

(*Elle marche dans la plus grande agitation.*) Ce que j'ai à vous apprendre est bien plus terrible!...

VICTORINE. — Hein?

GABRIELLE, *effrayée*. — Que dites-vous?

LOUISE. — Ma mère! ma mère!

M^{me} DE BOISSY, *à part*. — Petite folle, voilà un cri du cœur qui me réconcilie avec toi. (*Haut*.) Non, M^{me} de Gardens n'est pas morte; elle n'est pas malade... Mais elle, vous, moi, nous allons passer, sans doute, de longues années dans les fers...

VICTORINE. — Moi aussi?... Expliquez-vous...

LOUISE, *effrayée*. — Madame, que signifie?...

M^{me} DE BOISSY. — Je n'avais qu'un espoir, qu'un seul; ce coup de foudre l'a brisé...

GABRIELLE. — Au nom de tout ce que vous aimez...

M^{me} DE BOISSY. — Je venais ici chargée de marchandises prohibées. J'en avais une voiture chargée : dentelles, mouseline des Indes, cachemires, points d'Angleterre... La police m'a tout pris; elle m'a ruinée. Elle m'a demandé où j'allais, je l'ai avoué. A qui toutes ces belles étoffes étaient destinées, je n'ai pu me taire. Alors, un gendarme très-poli m'a dit, après m'avoir fait signer mes déclarations...

LOUISE. — Vous avez signé?

VICTORINE. — Il faut que vous soyez... (*Elle hausse les épaules.*)

M^{me} DE BOISSY. — Si, dans une heure, vous ne versez pas à l'administration des douanes une somme de cent mille francs... vous, M^{me} de Gardens, ses filles, serez arrêtées... Hélas! on est si atrocement sévère pour la contrebande... Je comptais sur le comte Emile de Boissy, de Noirsouci, et d'autres lieux...

LOUISE. — Victorine, vous allez partir pour Paris, avec Julien, afin de prévenir ma mère qu'elle ne doit pas revenir ici, elle serait arrêtée.

¹ Nom d'une espèce de tilbury à la mode en ce temps-là.

VICTORINE, *à part*. — Je ne demande pas mieux que de me sauver. (*Haut.*) Oui, mademoiselle.

LOUISE. — Livrer le nom de ma mère... Ah! madame...

M^{me} DE BOISSY. — Que voulez-vous, il le fallait bien.

GABRIELLE. — C'est indigne!

VICTORINE. — C'est lâche et petit!... Je pars...

LOUISE. — Attendez, que j'écrive un mot à ma pauvre mère! (*On sonne très-fort.*)

VICTORINE. — Ciel!... on sonne.

GABRIELLE. — Mon cœur bat...

M^{me} DE BOISSY. — Hélas! ce sont les gendarmes sans doute.

VICTORINE, *pleurant*. — Heu! heu! heu!

GABRIELLE. — Je me soutiens à peine.

LOUISE. — Voyez donc, Victorine, qui a sonné.

VICTORINE, *se laissant tomber dans un fauteuil*. — Je ne puis pas faire un pas. Je me trouve mal... (*La porte s'ouvre.*)

SCÈNE XIII.

LES MÊMES, M^{me} DE GARDENS, AMÉLIE, GENEVIÈVE. — Pendant la première partie de la scène, M^{me} de Boissy se tient un peu à l'écart.

LOUISE. — Ma mère! ma mère! (*Elle court à elle.*)

M^{me} DE GARDENS. — Ciel! qu'avez-vous? Quelles figures!... Un malheur est-il arrivé?

GABRIELLE. — Ma mère, pourquoi êtes-vous revenue!...

AMÉLIE. — Mais qu'y a-t-il donc?... Louise, Gabrielle, pourquoi ces larmes?

GENEVIÈVE, *pleurant*. — Nos demoiselles, ne nous faites donc pas de la peine...

M^{me} DE GARDENS. — Ah! M^{me} de Boissy; pardon si je ne vous ai pas encore saluée...

GENEVIÈVE, *à part*. — M^{me} de Boissy!

LOUISE. — La tante d'Émile!... sa seconde mère!...

VICTORINE, *à part*. — C'est pour le coup que je suis perdue...

M^{me} DE GARDENS. — Je vous remercie de votre bonne visite. Je n'ai fait que poser le pied à Paris, dès que j'ai su que vous aviez bien voulu venir faire connaissance avec ma petite Louise...

LOUISE, *à M^{me} de Boissy*. — Ah! madame, madame!...

M^{me} DE BOISSY, *bas*. — Vous aimez votre mère, tout vous est pardonné... Embrassez-moi donc, mademoiselle. (*Elle la prend dans ses bras.* — *Bas.*) Pas un mot, vous lui feriez de la peine...

M^{me} DE GARDENS. — Mais qu'y a-t-il donc? qu'y a-t-il donc?...

M^{me} DE BOISSY. — M^{lle} Gabrielle vous expliquera d'où vient notre émoi à tous... Oui, un coup de foudre...

GABRIELLE. — Oh! qu'avons-nous fait!

M^{me} DE BOISSY. — Mais ce coup de foudre, ce sont ces vieilles mains qui l'ont lancé.

M^{me} DE GARDENS. — Comment... je ne comprends pas!...

M^{me} DE BOISSY. — J'ai été jugée sur ma mise... Pour votre mariage, Louise, vous verrez, je me ferai belle.

GABRIELLE, *pleurant*. — Je vais tout vous dire, maman...

M^{me} DE BOISSY. — Les vieillards ont toujours eu le privilège de raconter... M^{lle} Victorine...

VICTORINE. — C'est mon coup de grâce.

M^{me} DE BOISSY. — M'a traitée comme une marchande à la toilette; elle a voulu me mystifier... je l'ai laissée faire.

M^{me} DE GARDENS. — Comment, mademoiselle...

GENEVIÈVE. — Pauvre Victorine!

M^{me} DE BOISSY. — En me disant que je me ferais un devoir de vous dénoncer un méchant esprit et une tête légère...

M^{me} DE GARDENS. — Victorine, vous avez cessé d'être à mon service. Allez.

M^{me} DE BOISSY. — Et qu'en vous rendant un service véritable, chère dame, je pourrais répéter un vieil adage :

RIRA BIEN QUI RIRA LE DERNIER.

J. ROYER.



RÉCRÉATIONS.



LA PIA.

(Voir la gravure.)

Aussitôt que l'on parle de Louis XIII, l'esprit, se souvenant de son grand ministre, le cardinal Richelieu, se représente la France forte, puissante, agitée mais contenue au dedans, avec l'ordre dans les deniers de l'État, la propriété défendue et les routes libres de toute violence; on oublie, dans ces pensées, que le règne de Richelieu, on peut bien parler ainsi du pouvoir qu'exerça ce grand homme, fut précédé par la domination fastueuse et cupide du maréchal d'Ancre, et ensuite par celle de son meurtrier, de Luynes. Singulière cour et singulier roi que Louis XIII! A Concino Concini, pour devenir favori tout-puissant, il n'avait fallu que de la fatuité et l'insolence de tout oser; à de Luynes, il suffit d'un talent de veneur et d'éleveur d'oiseaux!

Toutes ces réflexions ne sont peut-être pas bien à leur place ici, mais cependant elles ont leur utilité; elles aident à éclairer un côté de l'histoire que nous allons raconter. En effet, à la vue de l'ordre matériel qui règne dans notre société actuelle, on est très-porté à s'imaginer que les routes ont toujours été surveillées par des brigades de gendarmerie et les champs par de rustiques gardes champêtres. Je vous prie de croire que les choses ne se passaient point ainsi sous le favori Concino Concini, premier maître d'hôtel, premier écuyer de la reine, marquis d'Ancre, gouverneur de la Normandie. D'Italie venu pauvre à la cour de France, où il avait suivi Marie de Médicis, le rusé Florentin avait fait une telle fortune que tous les intrigants de Florence ou de Milan traversaient les monts, trainant derrière eux des bandes de jongleurs et baladins, attirés par les plaisirs d'une cour d'où la sévérité de Sully s'était exilée après la mort d'Henri IV.

On était aux premiers beaux jours de l'année 1614. Tout ce qu'il y a de beau et de bon au cœur de l'homme et dans la nature, l'espérance et la fleur, s'était éveillé, et un doux soleil de printemps éclairait faiblement les profondeurs des vallées du Jura, tandis qu'il illuminait d'une frange éclatante l'arête et la découpure de la vieille roche. Les arbres de la séculaire

montagne élevaient vers le ciel leurs flèches verdoyantes que balançaient à peine les premières brises. Tandis que le froid des nuits était encore assez vif pour garder dans les fondrières des amas de neige qui glaçaient l'air.

Dans une de ces vallées qui descendent des Alpes aux plateaux inférieurs, pas loin de la contrée où l'industrie d'un homme de génie, M. Jobez, a créé de nos jours les forges de Morez, une horde de bohémiens avait établi son campement. Un artiste voyageur qui les eût surpris se serait hâté de prendre ses crayons, tant était pittoresque le site qu'ils avaient choisi. Un vieux pin, courbé comme un mât de vaisseau que la tempête aurait à demi brisé, s'inclinait sur une route étroite et tortueuse. Au pied d'une roche brunie, sur un feu vif et clair, était placé un vase de cuivre; tout autour, suspendus à des branches fichées en terre, séchaient, devant la flamme, des vêtements humides. Deux ou trois groupes de petits enfants au visage basané riaient en étendant leurs mains effilées vers la douce chaleur. Leur gaieté n'avait rien de bruyant, on aurait dit qu'élevés à une rude discipline, ils craignaient d'éveiller, par leur joie enfantine, la surveillance trop attentive des parents qui les entouraient. En effet, çà et là, pittoresquement posés, soit à l'ombre des arbres, soit à l'abri d'une touffe élevée de buis, travaillaient et s'occupaient des hommes et des femmes bizarrement vêtus. Parmi la population mâle qui peuplait cette solitude, quelques-uns, couverts d'armures incomplètes, fourbissaient des armes, des casques et des poitrinals; d'autres, debout, appuyés contre des chariots, la longue lance à la main, semblaient des sentinelles surveillant le défilé; enfin, le plus grand nombre, étendus par terre, demandaient au sommeil le repos, l'oubli peut-être. Les vêtements de ces hommes semblaient étranges : casaques de velours et de soie, corselets de guerre, toques et morions se mêlaient de la façon la plus pittoresque. Ils étaient, en général, d'un type noble et élégant; leurs figures avaient un caractère sauvage, mais intelligent et énergique.

Les femmes, dans leur attitude et dans leur costume, étaient plus remarquables encore. Le velours, les pasquilles d'or, la soie aux grands plis, la laine la plus épaisse et la plus grossière, se combinaient et se heurtaient dans leurs vêtements de la façon la plus étrange; on aurait dit, en étudiant leurs mises, qu'elles avaient dévalisé le trésor vestiaire d'une bande de saltimbanques ambulants. Toutes avaient la jupe courte, la jambe bien prise, le pied fin et je ne sais quoi de hardi dans la cambrure de leur taille. La beauté de leurs traits, d'un même et unique caractère, était admirable; dans leurs yeux, couverts de longs cils, éclatait la puissance

de leur âme, et leurs lèvres, minces et relevées, révélaient des passions mauvaises que nulle contrainte n'aurait été capable de dompter.

Au milieu de ces groupes, l'œil ne pouvait s'arrêter sans admiration sur un groupe composé d'un homme et d'une femme appuyés contre un rocher sur lequel s'élevait le feuillage cendré d'un vieux genévrier. L'homme touchait aux jours de la vieillesse; de longs cheveux blancs encadraient sa tête pâle et fatiguée; ses yeux avaient l'éclat métallique et caché qu'un observateur attentif découvre sous la paupière mobile du chat domestique. Cet homme, dont les mains étaient d'une irréprochable beauté et les pieds d'une petitesse merveilleuse, portait l'élégant costume dont les gentils-hommes se paraient, lorsqu'ils déposaient leurs armures. Debout, la tête haute, le regard ferme devant lui, le corps légèrement rejeté en arrière, il avait un air de force et de volonté qu'il était impossible de méconnaître, et formait contraste avec la jeune femme qui se tenait près de lui.

Celle-ci ne ressemblait en rien à ses compagnes. Blonde comme les blés, un peu pâle et fine de ton, elle semblait à côté d'elles un brin de folle avoine au milieu d'une touffe de brunes scabieuses. Elle était vêtue avec un luxe inouï; une patricienne de Venise n'aurait pas eu de plus belles soieries, des chaînes d'or plus magnifiques, des cheveux plus soyeux et une taille plus svelte et plus souple. Calme et fière, elle promenait autour d'elle un regard aussi pur et aussi profond que l'azur du ciel.

Le vieillard, se tournant tout à coup vers elle, lui dit dans le bel idiome toscan :

— Pia, à quoi songes-tu?

— A tout et à rien, père.

— Oh ! je sais cette chanson, et ce n'est point au vieux Donato que l'on peut faire croire de semblables paroles. Tu t'ennuies, Pia, tu regrettes les bords de la Brenta ou les orangers de Naples... Cette nature sauvage t'attriste, et tu es lasse de voyager avec...

Complétant sa pensée par le geste, il montra les groupes épars d'hommes et de femmes que nous avons cherché à peindre.

— Si vous le savez, reprit Pia d'une voix harmonieuse, pourquoi me le demander... Vous vous trompez cependant, père; ne sais-je pas la vie qui m'est faite?

— Orgueilleuse, tu en rougis... Où trouveras-tu jamais des compagnes plus dévouées et des hommes plus sûrs?...

En disant ces mots avec un accent de sourde colère, Donato tourna la

tête vers une roche escarpée, au sommet de laquelle un églantier soutenait quelques roses hâtives. « Pasquillo ! » A ces mots, un jeune homme de vingt ans se leva brusquement de la couche de gazon sur laquelle il reposait à quelques pas de là, vint se placer devant le vieillard, et lui dit :

— Maître, tu m'as appelé ?

— Tu vois ces fleurs, va les cueillir ; Pia les désire...

Pia ne fit aucun mouvement ; c'est à peine si son regard tomba sur Pasquillo, qui déjà s'élançait.

Le rocher était coupé vif comme une muraille, quelques plantes, quelques racines sortaient de ses fissures, et c'était grâce à ces fragiles appuis que l'intrépide jeune homme devait atteindre les fleurs que Donato lui ordonnait de cueillir. Il y avait péril pour lui, car sous le roc s'ouvrait un abîme ; cependant il n'hésita point. Serrant le granit contre sa poitrine, la tête haute, le pied sûr et la main prompte, il s'éleva, petit à petit, vers l'églantier qu'il découronna de fleurs ; puis, redescendant alors avec une confiance intrépide, il fut bientôt devant Pia.

— Tenez, lui dit-il, maîtresse, voilà les fleurs.

— Merci, Pasquillo, elles sont belles ! — Elle les prit, en respira le léger parfum, tandis que Pasquillo allait tranquillement reprendre son sommeil interrompu.

— Cœur héroïque ! murmura le vieillard ; et tu n'es pas touchée par des dévouements pareils?... Ce n'est point parmi eux que tu choisiras l'ami de ta vie... Ah ! j'ai eu tort de te laisser vivre loin de nous...

Et, comme s'il prenait un nouveau cours d'idées :

— Tout est pour le mieux, peut-être ! Sur ta tête j'ai posé le bonheur et la fortune de tous. Et quand j'aurai réussi, quand tu auras vu ce que valent les hommes, tu nous jugeras, tu nous aimeras, froide statue...

— Père !...

— C'est bien. Tu ne nous aimes pas ; nous n'avons pas lu les livres qui te charment ; nous ne nous arrêtons pas ébahis devant une madone qu'un barbouilleur d'images fait à la ressemblance de la première femme qu'il rencontre... tu n'aimes pas l'or... je t'en ai trop donné.

— Vous en ai-je jamais demandé ?

— Race orgueilleuse ! Non, tu ne m'en a jamais demandé, tu n'as jamais eu le temps d'en désirer... N'es-tu pas maîtresse et reine, ici ?...

— Maîtresse... reine de...

— Oui, maîtresse et reine de bohémiens, allais-tu dire ?

— Mais ne suis-je pas bonne pour eux ?

e-
e
e-

s-

el-
es
o-
oc
re
à
rs

er
il

es
le

ar
a-

ni
n
il

is



Imp^{re} de Dugon 65 r. Calande Paris

MAGASIN DES DEMOISELLES

10 Francs par an pour Paris, 12 Francs pour les Départements. Avec 2 aquarelles (Fac simile) esquis. 6 albums de musique et gravures, modes et planches de tapisseries coloriées, 200 dessins de broderies, patrons de grandeur naturelle, petits patrons ouvrages à l'aiguille, fil, tricot, crochet, ouvrages nouveaux, robes illustrées, planche crochet couleur bleue, planche de petits ouvrages fantaisie or ou argent.

Bureaux du Journal 51 rue Laffitte

Ayuntamiento de Madrid

— Oui, tu les aimes pour leur faire du bien... Belle tendresse. Allons, laissons ce sujet, et pourvu que tu m'obéisses...

— Je vous obéirai toujours.

— Ne parlons plus de cela, Pia ; embrasse-moi et prépare-toi à partir.

En disant ces mots, le vieillard déposa un baiser sur le front de la jeune fille, et bientôt sa voix éclatante appela près de lui, dans une langue bizarre, toute la horde dont il semblait le chef.

DE LA REYNIE.

(La suite au prochain numéro.)



MODES.



PETIT COURRIER DES DEMOISELLES.

9^{me} ANNÉE.

LETTRE IX.

A CAMILLE.

Juin 1853.

Pas de révolutions dans la mode, mais une heureuse série d'embellissements qui complètent et varient ce qui était admis, sans que l'on puisse trouver dans tout cela une *nouvelle nouveauté*.

Seulement, ma chère Camille, les rubans et les fleurs ont un succès qui, d'heure en heure, grandit et s'élève. Une jolie femme avec une coiffure à la mode semble avoir la tête encadrée dans une large couronne de fleurs qui garnit les joues, couvre les tempes, charge le haut du front et se ferme en s'amointrissant sous le menton. Un frais visage ainsi perdu dans les violettes et les roses me rappelle certains portraits maniérés, mais charmants, du temps de Louis XV. C'est un souvenir qui n'est venu qu'à bien peu des peintres de notre Exposition, où l'on compte à peine deux ou trois portraits de femmes arrangées avec quelque grâce. Je m'arrête ; ce n'est point dans la salle de notre moderne peinture que je dois te conduire, mais bien chez nos habiles modistes.

La passe de beaucoup de chapeaux est couverte de petits nœuds de ruban habilement disposés ; ces nœuds vont en grandissant au fur et à mesure qu'ils s'éloignent du devant ; ils couvrent les côtés du fond et parent même le haut des bavolets. Leurs bouts flottants tombent, non sans grâce, jusque sur le col. On fait beaucoup de chapeaux transparents, c'est-à-dire sans dessous en étoffe ; mais il en est en plus grand nombre, et d'un genre de quelques jours plus nouveau, dont la passe est doublée de taffetas. Parmi ces chapeaux, il y en a qui sont d'un tissu de crin si délicat et si léger,

que s'il ne supportait des fleurs ou que s'il n'était orné de légères et gracieuses petites franges de paille contournées de mille manières, on le distinguerait à peine.

Pour toi, chère amie, un chapeau garni de cette façon, à fond de soie blanche, ayant sur le côté une touffe de marguerites et de pervenches, et en dessous une épaisse couronne de pâquerettes et de myosotis, me semblerait une coiffure qui irait à ravir à l'azur de ton doux regard. Joins à ce chapeau une robe de popeline écossaise, en soie à fond blanc à larges carreaux tracés par des raies d'un bleu tendre, et jette sur tes épaules une écharpe de mousseline double et festonnée à très-grands festons, et tu auras une mise que j'ai bien admirée et bien étudiée, en songeant à toi. Cette double écharpe n'est pas exactement pliée par le milieu, mais bien de sorte que les festons ne se recouvrent point; ils forment un double rang. L'élégance et la fraîcheur de cette *jeune* toilette en relevait la simplicité... Allons, voilà que ma lettre va manquer d'ordre! A propos de coiffure, ô tête légère! je te donne un ensemble de toilette.

Tu m'as passé bien d'autres divagations, excuse encore celle-ci; je reviens à mon point de départ. Pour que je ne l'oublie pas, il faut que je te prévienne que l'on porte des voiles de toute espèce de couleur; ils s'harmonisent avec la toilette: prends-les très-transparents, car quelques-uns, épais et de certaine teinte, sont loin d'être gracieux. Tous ces petits détails, que la réflexion la plus légère fait vite découvrir, ont une importance réelle, il faut en tenir compte.

On voit quelques pailles de riz que l'on n'emploie pour ainsi dire qu'en bandes, elles garnissent des passes de taffetas sur lesquelles on les dispose suivant le caprice, avec plus ou moins de goût. Le fond de soie est recouvert d'une résille de paille, dont de minces tresses décorent le bavolet. Sur cet arrangement les plumes font un charmant effet, pourvu qu'elles soient bien légères et que leurs brins soient mollement frisés. L'agrafe qui les retient est en paille ou en ruban de la couleur du fond. J'ai vu un chapeau ainsi arrangé, dont la passe était *doucement renversée*; la paille, de distance en distance, faisait le tour du revers et s'engageait en petites torsades dans les marabouts qui garnissaient le dessous de cette coiffure, qui conviendrait à merveille à une jeune mariée pour ses premières visites.

La même disposition peut très-bien être employée avec toute sorte de pailles.

Sur des carcasses de laiton on monte aussi en tulle, en dentelles, en

blondes, des coiffures d'une grande légèreté; tulles, blondes, dentelles, disposées avec goût, se couvrent d'une profusion de jolis petits rubans de gaze, qui donnent à cette création fragile et élégante une grâce toute française. Quand il s'agit, bien-aimée Camille, de te faire connaître de ces objets, il m'est impossible d'entrer dans les détails; il y a des choses qui échappent à toute habileté de style, et je m'inscris en faux contre Boileau lui-même, qui prétend que tout ce que l'on conçoit bien s'énonce aisément. Je n'ai, de ma vie, lu une description d'un clair de lune ou d'une tempête qui me rendit l'effet de ces grandes scènes de la nature. Je demande pardon de ces paroles à lord Byron et à Chateaubriand.

Verra-t-on reparaitre, cette année, les chapeaux de paille d'Italie à fond plein? Peut-être l'automne leur sera-t-il favorable. Je ne serais pas étonnée qu'on les reprit pour cette saison, car ils défendent mieux la tête; mais, alors, ils seraient ornés de fleurs, de plumes, et leur passe, je crois, renversée. Mais je ne suis point Cassandre, et je me mêle pourtant de prédire l'avenir. J'obéis, sans le savoir sans doute, à la manie humaine qui va sans cesse recherchant l'inconnu.

Ce qui n'est pas une prédiction, mais une heureuse réalité, est le succès des bandeaux Mainnier. Ils méritent, de ma part, une mention particulière, car ils contribueront, je n'en doute pas, à la solidité de ta coiffure. Cette innovation est destinée à remplacer les peignes à dos renversé et les rouleaux de cheveux qui ont joué tant et de si vilains tours. Ces nouveaux bandeaux peuvent très-facilement se fixer; il suffit de séparer tes bandeaux en deux parties égales; au milieu tu réserveras une petite mèche que tu tresseras serré; passée dans un petit peigne, elle suffira à attacher et à maintenir ce dessous sur lequel tu disposeras ta coiffure et lisseras tes bandeaux; tu verras comme ils seront fermes, bouffants et bien soutenus. Avec cette invention si simple, tu n'auras plus besoin de briser tes cheveux en les crépant. On porte très-peu de boucles; on n'en voit guère que sur les tempes des personnes qui sont assez jeunes et assez fraîches pour adopter la coiffure Eugénie, qui se fait en relevant perpendiculairement en arrière les cheveux, et en leur faisant former, le bandeau Mainnier aidant, un rouleau qui va en s'élargissant du haut du front jusqu'au-dessus de l'oreille. Là, une ou deux boucles tombant sur le cou, complètent la coiffure. On voit encore beaucoup de grosses tresses formant couronne sur le haut de la tête; pour mon compte, avec la perspective des chaleurs futures, des parties de campagne et des bains de mer, je crois que cette mode, propre et commode, se soutiendra longtemps encore.

En commençant cette lettre, je t'ai parlé de la vogue dont jouissent les rubans ; revenons-y : mais que sont des paroles pour te donner une idée exacte de la richesse, de la variété, de l'élégance de ces jolis dessins de soie, de moire, de gaze et de velours ? La main de nos modistes, celle de nos confectionneuses, de nos couturières, les coupent et disposent avec un goût parfait ; mais, hélas ! aussi, avec une profusion dont notre esprit d'économie ne peut que gémir ! Ici, ce sont des rubans de gaze à dessins et à découpures de velours ; là, des moirés découpés et festonnés ; plus loin, des rubans chargés de fleurs en relief ; enfin, des écossais aux tons vifs, qui relèvent tout ce qu'ils touchent. Tu ne saurais te figurer, ma chère Camille, lorsqu'on entre dans un atelier où se mettent en œuvre ces délicieux produits de nos fabriques, le charmant fouillis que forment les soieries toutes chargées des rubans destinés à les orner ! On nous couvre de rubans depuis les pieds jusqu'à la tête ; on en met aux corsages, aux basques, aux manches, à la jupe ; dans notre lingerie, aux chemisettes, aux manchettes ; aux bonnets, aux chapeaux, et jusque sur les souliers, que quelques femmes ont cherché à remettre à la mode. Je doute que cette tentative réussisse ; notre chaussure actuelle a tant d'avantage ; puis, enfin, chose qui décide presque toujours du succès d'une mode nouvelle, les souliers, à leur apparition, ont été mal portés. Ils ne sont acceptés que pour sortie du matin. Alors on les garnit de bouffettes noires. Je n'aime point les rubans assortis pour cet usage.

Je puis t'assurer que l'on portera des canezous blancs ; j'en ai vu un monté à petits plis sur la ceinture, se fermant droit par devant, avec un entre-deux de chaque côté. L'ouverture était garnie de petits nœuds de rubans ; ces petits nœuds varient de couleur, suivant la nuance de la jupe. Les manchettes sont ornées de la même façon. Je te recommande, Camille, le col et les manchettes que tu trouveras sur la planche que je t'envoie ce mois-ci ; c'est très-simple, mais distingué et de bon air pour une jeune fille, qui cherche, avec raison, sa parure dans une élégante simplicité. *

Ce qui m'assure que les canezous vont reparaitre, c'est que l'on porte beaucoup de robes avec des dessous de couleur. J'ai vu une jeune fille très-gracieuse, mise avec un canezou garni de valenciennes, autour du cou et des manches, genre pagode, laissant l'avant-bras nu, ayant pour jupe de la mousseline montée à gros plis creux, faisant transparent sur un dessous de soie bleue. La jupe avait trois hauts volants, avec des festons longuement arrondis. Toute robe veut, aujourd'hui, beaucoup

d'ampleur; mais les tissus légers l'exigent encore bien plus impérieusement. Sur cette toilette, pose une écharpe, telle que celle dont je t'ai déjà donné le patron, ou la double écharpe que je t'indique dans cette lettre, et tu seras mise comme une véritable Parisienne qui veut faire briller sa jeunesse et sa beauté... Tu auras une parure sans rubans, tu es sûre, du moins, d'être regardée comme une rareté. Il faut, quelquefois, chercher à côté de ce que tout le monde porte; le tout est de bien trouver.

Les corsages, en général, sont ouverts, ou montants avec trois pinces de chaque côté; les corsages ouverts se garnissent de nœuds; on voit encore quelques passementeries, mais sur les étoffes très-riches seulement.

Les robes ouvertes veulent des guimpes et des chemisettes chargées de broderies, de dentelles, de guipures et de petits rubans. Ici, la dentelle est posée à plat: là, elle tombe en faisant jabot. Les sous-manches ont la même richesse et les mêmes ornements. Les basques l'emportent toujours, et la tentative des tailles courtes et des manches à ballon a complètement échoué devant la résistance des femmes de goût: ce n'est ni toi ni moi qui nous en plaindrons. Les robes en mousseline de soie, avec dessous en couleur, font un effet charmant; j'en ai admiré de délicieuses. Le pompadour, les soies ombrées avec volants de biais, sont aussi d'exquises nouveautés. J'ai admiré une robe de soie, rose de Chine, à cinq volants chinés; la *chinure* (pardonne-moi cette expression) faisait point de marque; les volants étaient à dents, et chaque dent avait 25 centimètres d'une rentrée à l'autre. Le corsage ouvrait jusqu'à la ceinture. La manche, ouverte depuis le haut, faisait pagode. L'ouverture, depuis le haut du bras jusqu'en bas, était fermée par un riche entre-deux fixé sous la manche, et par des nœuds assortis à la robe. Le rebord de la pagode se trouvait terminé par un ruban monté sur la soie et sur l'entre-deux. Ai-je besoin de te dire que la guimpe était dans le même système de broderies et de rubans? Je me suis bien promis de te faire connaître ce joli arrangement, qui économise des sous-manches et des chemisettes. Oh! que la paresse est inventive! Mais pourquoi, au mot de paresse que tu repousses, ne substituerais-je pas celui d'économie, que tu tiens en estime toute particulière?

Puisque j'en suis aux belles choses que j'ai vues, il faut que je te parle d'un ravissant peignoir en batiste écrue, avec une légère broderie blanche autour de la jupe et des pois faisant le fond. Tout avait été brodé à la main. Cette élégante robe avait un mantelet à revers brodé, et pour serrer la taille, une ceinture longue, arrondie et ornée de broderies qui rappelaient celles

du bas de la jupe. Dans cette fraîche étoffe, il me semble que je braverai toutes les chaleurs de juillet. Je m'aperçois que je viens de répéter plus qu'il ne faudrait le verbe broder, mais dans mes lettres mieux vaut la clarté que le style; c'est à elle seule que je vise.

Pour vêtements de dessus, écharpes et pelisses se partagent la vogue; aussi suis-je heureuse de pouvoir t'adresser un excellent patron de pelisse, dont tu trouveras l'explication aux *Ouvrages*...

Quelle longue lettre! Camille, je me suis oubliée... Je t'écrivais. G.

OUVRAGES DIVERS.

PATRON.

Pelisse en taffetas noir, garnie de velours frappé, et rucho de ruban moiré (n° 1 et 2).

Le n° 1 est la pièce qui forme la moitié du dos et le devant de la pelisse; cette pièce est jointe au milieu du dos, à l'endroit indiqué sur le patron par une couture, la seule qui se trouve dans la pièce; l'étoffe doit être posée en biais sur cette couture et tomber droit fil en bas des devants qui se trouvent repliés dans leur longueur jusques au-dessus du petit dessin de feston n° 33. Le côté de la pièce qui entoure le col, comme un mantelet écharpe, est reconnaissable par une pince; le côté opposé s'arrondit et descend sur le dos.

Sur la ligne droite qui descend sur le côté du devant, et sous le mot *ouverture*, doit s'adapter le corps ou dos de la pelisse; il est d'un seul morceau, à fil droit dans tous les sens, et large de 1 mètre 60 centimètres; ce dos, cousu au devant, doit laisser l'ouverture du bras, elle est indiquée au patron. On remarquera qu'en cet endroit la ligne avance sur le devant de la pièce, on doit laisser en dessous cette sorte de pointe, et l'arrêter sans la coudre, ce qui ferait *tiraillet* le côté; on fera froncer le dos un peu plus en cet endroit pour masquer l'ouverture du bras, et l'on continuera les fronces sur le dos autour de la pièce. Pour que ces plis soient également répartis, on aura soin de mesurer la moitié du corps avec la moitié de cette pièce. Un beau nœud de ruban à bouts pendants garnit très-avantageusement le haut du bras; il doit se placer sur les fronces au mot *ouverture*.

La jupe de la pelisse doit avoir 60 centimètres de hauteur sur le devant, à partir de l'épaule; le derrière doit être de même longueur et avoir 1 mètre 60 cent. de largeur, plus les devants. Cette pelisse se garnit, ainsi que l'indique le dessin, de velours frappé, et de ruches de ruban moiré pour jeune fille. Ce vêtement est d'une grâce parfaite; garni de dentelles, il convient plus spécialement aux dames.

OUVRAGES DE FANTAISIE.

Pochette à ouvrage en maroquin soutachée (n° 33).

Le n° 33 est une pochette en maroquin vert russe, brodée en soutache; deux tresses se distinguent facilement dans le dessin; on en fait une en velours ponceau avec un fil d'or sur les côtés, l'autre tresse se fait en or au milieu, bordée d'un côté de noir, de l'autre de bleu de Prusse. Cette charmante pochette, destinée à resserrer d'une façon peu embarrassante les petits ouvrages de dames et les accessoires qui les accompagnent, peut se faire de toutes les dimensions, jusqu'à celle de 50 cent. Elle devient ainsi pour les voyages une véritable utilité.

Le dessin et la grandeur la plus ordinaire de la pochette sont figurés au n° 34.

Bourse pour première communion ou mariage (n° 36).

Cette charmante bourse se fait au crochet, en cordonnet de soie blanc et perles en émail ou porcelaine, de même couleur.

Le fond de la bourse est composé de sept rangées de petits anneaux dans lesquels viennent s'enchaîner autant de perles de la dimension d'un pois ordinaire. Le haut de la bourse est terminé par un point de crochet à jour, et une dentelle au-dessus de la coulisse.

Pour faire cette bourse, il faut acheter de petits anneaux de métal blanc, un peu plus grands

que ceux qui servent à garnir les œillets de corsets, les perles que l'on achètera devront être proportionnées à la grandeur de ces anneaux.

On commencera par un seul anneau que l'on recouvrira du point de crochet ordinaire; au second tour, on en fera six que l'on groupera en tournant autour de l'anneau du fond; au troisième tour, on en fera douze; au quatrième tour, 18; et l'on continuera ce même nombre pendant les trois tours qui suivront, ce qui fera quatre rangées à 18.

Les anneaux, tous garnis du point de crochet formant la chaînette, se font pour chaque rangée à côté les uns des autres et non isolément, c'est-à-dire, que lorsque le premier anneau de la rangée est couvert aux trois quarts, on ajuste le second au premier, en le maintenant par le point de crochet, puis le troisième au second, ainsi de suite pour toute la rangée; on coud ensuite les sept rangées au-dessus l'une de l'autre dans l'ordre indiqué.

Pour poser les perles, on prend une aiguille et du cordonnet blanc, on arrête son point sur le bord du premier anneau, on prend une perle que l'on fixe sur le milieu de l'anneau dans le vide, au moyen d'un point de chaque côté, puis une seconde, ainsi de suite, c'est-à-dire que le cordonnet et la perle traversent la rangée d'anneaux dans toute sa dimension, ainsi qu'on peut le voir sur le dessin n° 36. Au-dessus des anneaux garnis de perles, on fait ainsi une rangée de chaînette, trois points rattachés dans l'anneau, et trois mailles en l'air pour traverser l'intervalle d'un anneau à l'autre et former cordon.

On fait ensuite sept rangées à jour à maille carrée, ou tout autre dessin à jour, afin que le fond mat de la bourse se détache avec plus d'avantage.

Au-dessus du dessin, on fera une rangée à colonnes mates, ou crochet plein qui forme une sorte de lacet.

Pour passer les cordons de la bourse, on fera au-dessus du crochet plein une rangée à jour, c'est-à-dire 2 mailles colonnes ou brides, et 4 mailles en l'air, 2 mailles colonnes, etc., toujours de même pour la rangée.

Puis encore une rangée de colonnes mates ou crochet plein semblable à la première, et formant également lacet.

Pour terminer et former la dentelle, on fera trois rangs de feston à jour, en points de crochet ordinaire par six mailles pour chaque dent, superposés les uns sur les autres, et l'on aura soin de contrarier les dents.

Le gland forme girandole. Il est composé comme la bourse de petits anneaux couverts au crochet et de perles, la gravure en indique suffisamment la disposition. Le gland se compose de quatre parties, et chacune de ces parties, de quatre anneaux avec perles, et trois perles simples à chaque bout.

Il est impossible de rien faire de plus facile et de plus gracieux que cette charmante fantaisie.



Explication de la 1^{re} feuille de broderie et patrons.

1. Volant de jupon. Ce beau dessin peut également se faire à plat; il se fait au feston; les œillets peuvent se faire soit au plumetis, soit au feston. Les roues indiquées sont à jour.
2. Petit col mousquetaire pour enfant; broderie au plumetis. Ce col peut se porter sans fichu et s'attacher avec deux glands.
3. Manchette mousquetaire assortie au col, plumetis.
4. Entre-deux assorti pour pantalon. Ce dessin peut servir pour entre-deux de manches, fichu, etc. Plumetis et œillets mats.
- 5 et 6. Deux entre-deux pour divers objets.

- Le n° 5 œillets simples, le n° 6 plumetis.
7. Mouchoir au plumetis, œillets simples, feston, point de rose. On ne met pas de dentelle au bord.
8. *Constance*. Lettres gothiques, plumetis simple.
9. *Elise*. Guirlande de boutons de rose, plumetis orné.
10. *Julienne*. Ecusson, plumetis riche, œillets, point d'échelle.
11. *G. D. S.* Lettres anglaises.
12. *L. D.* Plumetis.
13. Dessin de crochet ou filet repris pour coussins.



Explication de la 2^e feuille de broderie et patrons.

1. Devant de la pièce du patron de pelisse. (*Voir aux Ouvrages.*)
2. Ensemble de la pelisse. (*Voir aux Ouvrages.*)
3. Col mousquetaire-breton; ce col se fait en batiste; il se monte double; après avoir fait les cinq petits plis indiqués sur le patron, on pose la doublure, on pique tout autour à l'envers, et l'on retourne ensuite. Ce col, charmant de simplicité, convient admirablement pour un négligé de jeune fille.
4. Manchette bretonne assortie au col; ces manchettes se font de même que le col

- avec cinq plis indiqués sur le bord. Cinq boutons à grelots sont posés sur le dessus du bras, également ornés de chaque côté de cinq plis, comme on le voit dans la gravure. Ces manchettes se posent sur une manche à poignet, dont on voit l'ensemble au n° 6; le n° 5 figure le poignet, qui doit s'ajuster au bas de la manche et sur lequel se coud à l'envers la manchette, qui se retourne sur le bras. Ces manchettes se portent toujours empesées.
5. Poignet de la manchette; il faut le poser dans le sens indiqué.

6. Ensemble de la manche.
7. Entre-deux pour fichu-chemisette, manche-camisole, etc.; plumetis, coilets ombrés, point ture ou point d'échelle de chaque côté.
8. *L. R.* Au feston, avec point d'échelle au milieu ou plumetis riche.
9. *C. G.* Au feston, point de rose, point d'échelle très-étroit, indiqué, ou feston simple.
10. *F. D.* Plumetis.
11. *M. J.* Feston point de rose.
12. *V. B.* Petites gothiques.
13. Le nom *Elisa*. Une rose plumetis; point d'armes, point d'échelle.
14. *L. B.* Plumetis.
15. *P. D.* Plumetis.
16. *E. D.* Lettres anglaises.
17. *E. G.* Gothiques; plumetis.
18. *H. N.* Plumetis orné.
19. *Mina*. Broderie anglaise.
20. *E. B. R.* Feston simple ou chaînette.
21. *H. R.* Feston.
22. *E. F.* Gothiques; plumetis.
23. Lettres enlacées, *C. D.* Plumetis simple.
24. *J. A. K.* Plumetis.
25. *G. R.* Plumetis.
26. *L. R.* Plumetis.
27. *E. M.* Petites lettres gothiques.
28. *Aline*. Plumetis simple.
29. *Jenny*. Plumetis riche.
30. *Flore*. Gothiques; plumetis.
31. Ecusson avec les lettres *F. C.* Plumetis riche; clochettes, pervenches.
32. Ecusson *J. A.* Feston et cordonnet.
33. Feston plein pour garniture, chemisette, etc.
34. Pochette soutachée en maroquin. (*Voir aux Ouvrages.*)
35. Ensemble de la pochette.
36. Bourse pour première communiant, crochet et perles. (*Voir aux Ouvrages.*)



Explication de la gravure de modes.

COSTUME DE VILLE. Capote en taffetas blanc, ornements de tulle et paille, rubans blancs avec velours bleu. Robe de foulard, garniture en taffetas bleu (elle est posée à plat). Corsage à basque avec pèlerine. Sous-manches de dentelle avec bouillonnés et rubans.

COSTUME DE PROMENADE. Capote en taffetas ornée d'épis et de fleurs des champs. Mantelet en taffetas noir. Un second volant de tulle uni est posé sur celui de taffetas noir, et doit le dépasser un peu. On pose une petite blonde au bord, trois rangs de velours noir. Robe de barège à raies satinées; trois volants, corsage froncé ouvert devant.

COSTUME DE PETITE FILLE. Capote à bords relevés; sous la passe, petites roses perdues dans du tulle. Robe de taffetas, les ornements en rubans assortis. Robe de dessous brodée, dépassant la robe de dessus.

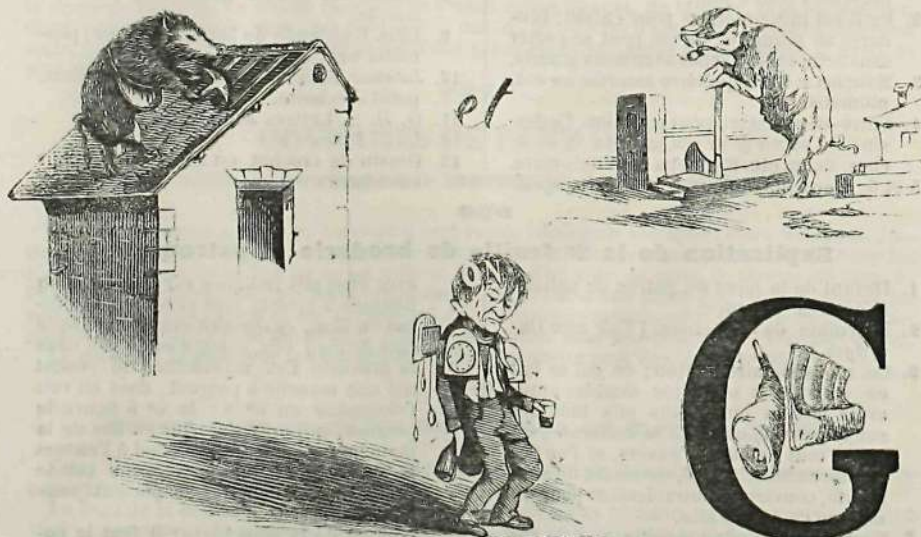


Explication du Rébus du mois de Mai.

Les arts entourés d'écueils demandent de la persévérance.



RÉBUS.



Joséphine DESREZ, directrice.

Typographie HENNUYER, rue du Boulevard, 7. Batignolles.
Boulevard extérieur de Paris.